

Ma sélection d'auteurs (4)

Lesbre, Michèle (1947__)(2023 76 ans)

Le canapé rouge 2007; 136 pages

Anne, la narratrice, habite au deuxième étage, tout près d'une mystérieuse dame âgée qui se terre derrière des portes closes. Un jour, Anne frappe à sa porte. Au bout d'un long couloir, une vieille dame assise sur le canapé rouge, lui lance un guttural et caverneux « *Entrez* ». C'est un premier contact. Par la suite, elle va lui faire la lecture. De cette mémoire défaillante émergeront peu à peu les « *témoins silencieux de ses errances* ». (P. 14) Anne, un peu comme son étonnante confidente, se sent vieillir à son tour avec cette « *impression d'une inexorable fin de tous nos espoirs* ». (P. 14)

Un jour, en un coup de tête, elle monte à bord du Transsibérien pour aller rejoindre Gyl, son ex-petit ami vivant au bord du lac Baïkal, en Sibérie. Pourtant, M^{me} Clémence Barot va occuper ses pensées, va faire surgir d'impitoyables remords créés par ce voyage insensé. Elle a développé une relation particulière avec sa voisine, une femme âgée marquée par la mort de son premier amour. Quand elle lui rend visite, Madame adore les histoires de femmes émergentes dont je lui fais la lecture. Anne se rend compte, à travers ses confidences, qu'elle vivait « *la détresse des corps vieilliss qu'aucune main n'effleure* ». (P. 43) Sur un certain pont Louis-Philippe, elle se rappelle Paul, son amour de jeunesse, assassiné par les suppôts de Staline ; il y a de cela exactement 50 ans.

D'ailleurs, elle refera sans cesse les mêmes rues à tel point qu'on « *l'appelait la dame qui marche*. » (P. 64) Anne aimait beaucoup « *cette petite femme qui résistait si bien à la vieillesse et à tout ce qui peut en faire un désastre permanent*. » (P. 82) Elle admirait « *son immense talent pour le bonheur* ». (P. 88)

À bord du train, Anne côtoie les passagers comme autant d'ombres furtives. Igor deviendra pour Anne un guide, une sorte d'ange discret. Ce paysage observé par la fenêtre, à la fois grandiose et dévasté, empreint d'une grande mélancolie, va s'installer dans sa vie. Au terme de sa recherche, Anne trouve enfin la maison de Gyl, au lac BAÏKAL. Cependant, ce dernier est parti sur une île avec Irina, sa femme, et son jeune enfant. Elle laisse hâtivement tomber ce pays, comme une fin de non-recevoir.

Dès sa descente d'avion, elle s'engouffre dans un taxi, puis se précipite au 2^e étage. Sur le canapé rouge, une fillette lit un magazine à haute voix. Une jeune femme s'approche et confirme que Clémence n'est plus. Elle voulait faire une promenade jusqu'au quai de Bourbon. Elle est tombée à l'eau. Sa chute dans la Seine n'était qu'un « *rendez-vous avec la vie* ». (P. 130) Selon elle, ce « *n'était pas un geste désespéré, mais bien au contraire un geste vivant, le dernier, d'une intense beauté*. » (P. 133)

L'auteure, comme à son habitude, part d'une histoire simple, vécue au jour le jour. Et avec cette faculté toujours en alerte, les mots se glissent entre ses lignes en une séduisante poésie. Elle applique ce que disait si bien Katherine Pancol : « *Quand on écrit, il faut ouvrir toutes grandes les portes à la vie afin qu'elle s'engouffre dans les mots et alimentent (sic) l'imaginaire*. » (*Les yeux jaunes des crocodiles*, p. 401) Son art nous captive irrésistiblement. Elle nous entraîne dans un pays froid comme ses steppes neigeuses en une recherche obsédante d'un amour impossible. Puis, elle nous communique d'intéressants échanges avec une personne vieillissante que la mémoire quitte lentement et qui décide de quitter son canapé rouge pour un rendez-vous avec l'éternité afin d'y retrouver son amour de jeunesse.

C'est un récit court mais intense. Un impressionnant poème livré en toute simplicité ! Tant les personnes âgées, qui amorcent le dernier droit de leur vie, que les adultes, qui s'interrogent sur leur futur pas si lointain, peuvent s'y abreuver à petites doses vivifiantes...

Sur le sable 2009; 133 pages

Une jeune femme se retrouve sur une plage. Elle vit un temps de solitude, car elle a rompu avec son amant. Elle travaille comme veilleuse de nuit dans un hôtel. Elle quitte Paris et se retrouve face à un braisier qui brûle intensément. Une maison, avec son passé, disparaît. Un homme, un inconnu, s'assoit près d'elle. Et sur « *ses petites guerres* », il élabore un lancinant monologue.

Cette jeune femme plonge alors dans un monde du passé, dans un temps révolu. Elle revit sa révolte à la mort de son père en apprenant que sa mère avait un amant. Elle se rappelle la tragédie d'une jeune noyée, le drame de Sandra, une jeune Italienne extradée, l'explosion à Bologne qui emporte Georgio avec ses idéaux de l'époque, le furtif passage de Bernier, le fantaisiste, dans sa vie de touriste « *sur les traces d'une ville perdue*. » Elle se rappelle alors les heureux moments avec Bernier, blottie contre elle en écoutant « *La Mort du Cygne* ».

Et cet homme sur la plage dont elle ne connaissait pas le nom, elle tentera de le rejoindre à Bologne. Peine perdue. De brillante façon, elle nous dit : « *J'étais comme ces personnages happés par les failles du temps*. » (P. 109) Et en désespoir de cause, elle nous révèle ainsi son état d'âme : « *Je n'ai jamais revu cet homme depuis, le temps s'était faufilé entre nous* ». (P. 114)

Ce roman, un mystérieux et envoûtant poème, met à découvert les douleurs ressenties, les joies vécues et les grands moments de vérité d'une jeune femme. À lire et relire.

Écoute la pluie2013; 101 pages

L'action part d'un quai de métro. Une femme dont le cœur est déjà amoureux ne veut pas manquer son rendez-vous avec un ami photographe à Embrun, un lieu mythique pour eux. Près d'elle, un vieillard lui sourit, puis se lève et se jette sur les rails du métro. Cette scène brutale et inattendue va chambouler son projet.

Elle s'enfuit dans les rues de Paris pour échapper au crissement des freins, au chauffeur en larmes, à la panique générale. Pendant cette longue course nocturne, le sourire du vieillard la poursuit. Elle pense à l'homme qui l'attend, qui lui parle. Le passé se mêle au présent. Elle ne peut l'appeler, saisie, paralysée.

C'est une pathétique romance qui s'écoule comme un torrent, décrivant le désir de vivre d'une femme, de ne plus attendre son ami toujours au loin pour exercer son métier de photographe. Ce souffle nous entraîne, nous empêche de quitter les réflexions intérieures de cette pauvre femme, les trop denses émotions soudainement ressenties.

Après une telle lecture, je me suis arrêté, comme si quelqu'un me disait : « Écoute la pluie » !



*****Roberts, Gregory David** (1952__)(2024 72 ans)

Shantaram v.1: **Shantaram** [2003], 2007; 873 pages

Cette histoire vraie, écrite par un prisonnier évadé, est un exemple de courage, de ténacité et de résilience d'un « homme de paix » qui a navigué, principalement et pendant 10 ans, dans un monde mafieux, dans un système policier corrompu, dans les bas-fonds des bidonvilles en Inde. C'est un documentaire inoubliable sur la capitale Bombay. Nous sommes donc au début du XXI^e siècle.

À travers ses épouvantables détentions accompagnées de tortures incroyables et à travers des guerres sanguinaires et tribales entre caïds, nous percevons un personnage dur et tendre à la fois. J'ai surtout apprécié ses réflexions sur la vie, spécialement à l'occasion de ses échanges entre lui et son gourou Kader, chef mafieux, mais aussi philosophe averti et généreux...

Cette imposante brique, je l'ai dévorée du début à la fin, avec avidité. J'ai rarement relevé autant de pensées vivifiantes, nourrissantes. Pour moi, je lui accolerais sans hésiter la mention de mémorable classique du genre. Quel merveilleux roman, et ce à tous les points de vue !

Les donneurs de prix dormaient au gaz, au début de l'an 2000, pour n'avoir peut-être pas parcouru, puis récompensé ce chef-d'œuvre ! En tout cas, il a sa place dans « Série phénomène »...

Shantaram v. 2 : L'ombre de la montagne[2015] 2017; 928 pages

J'avais été vivement impressionné par son premier roman : Shantaram, 873 pages. C'est pourquoi j'ai entrepris de m'attaquer de nouveau à son deuxième volume, et cette fois-ci de 928 pages. D'abord, j'ai été déçu par la mauvaise qualité du papier et les minuscules caractères de la calligraphie. Il fallait courage et persévérance pour entreprendre une telle lecture avec en plus une vision personnelle à la baisse et fragile.

Dès les premières pages, Shantaram, sous le pseudonyme de Lin, s'adonne au lucratif travail de faussaire de passeports pour la mafia de Bombay. Il lui faut gagner sa croûte... Mais Lin navigue toujours, sans son ex-compagne Karla mariée à un magnat de la presse, dans les eaux troubles de la pègre. Puis peu à peu, il se trouve mêlé dans la guerre que se livrent les gangs de rue.

Son âme, à l'intérieur d'un être toujours à la fois dur et tendre, est incessamment tourmentée. Il demeure généreux envers les habitants des bidonvilles. Il est capable de tendresse envers les gens qui l'entourent. Par contre, son cœur de justicier est implacable. Il navigue dans un monde de la violence et de torture, celle de la pègre qui dirige toujours tout, avec des policiers qui sont nettement corrompus. C'est le « bordel » dans les rues de Bombay. Mais il réussit à survivre dans cette jungle de dangereuses bêtes sauvages et féroces.

Puis un jour, il est attiré secrètement par Karla dans la montagne où vit Idriss, un saint homme et un grand sage. Quelques amis s'y donnent rendez-vous. Il renoue avec Karla. Il s'imprègne des leçons du maître spirituel tout en discutant philosophie. Sa vie s'en trouve chamboulée. Peu à peu, il retrouve et sa dulcinée et la paix. Vers la fin de cette incroyable odyssée, et cela fort symboliquement, il lance ses précieux couteaux à la mer.

Ce roman aurait gagné à être élagué. Parfois, trop c'est trop. On a l'impression qu'on a allongé le tout pour le tout, avec des dialogues qui s'éternisent... Cependant, l'auteur, toujours fidèle à lui-même, possède un style exceptionnel où foisonnent autant les figures de style que les réflexions sur la vie intérieure. Sa façon percutante de décrire les violentes et mortelles batailles dans lesquelles il est impliqué est à nul autre pareil. Nous sommes toujours irrésistiblement entraînés avec lui sur sa précieuse bécane en « une virée endiablée, aux côtés de tous les petits et grands malfrats qui peuplent l'univers de Gregory D. Roberts ».

Ce genre de roman me nourrit intérieurement tout en me divertissant, en satisfaisant mon goût d'un récit captivant, d'une dramatique intense.

Note : un impressionnant total pour les deux volumes de (873 +928) = 1 801 pages



Vigan, Delphine de (1966__) (2024 58 ans)
Delvig, Lou

Jours sans faim [2001] 2014; 141 pages

Une jeune fille de 19 ans s'effondre dans la rue. Elle est hospitalisée au dernier stade de la maladie de l'anorexie. Elle n'a que les os et la peau, au point de provoquer la peur comme le ferait un squelette ambulante.

Pendant trois mois, elle endure avec acuité les douleurs morales et physiques qu'elle porte pour ainsi dire au creux de son ventre, à la limite de sa psyché. Elle ne veut en aucun cas guérir, mais devra capituler en se soumettant à une machine à injecter un liquide riche afin d'ajouter des kilos à son poids, avec surtout l'aide d'un médecin exceptionnel qui saura établir un contact avec cette âme habitée par la souffrance développée dès son enfance dans un milieu dysfonctionnel : des parents alcooliques, soit un père sans sentiment et une mère qu'on a entrée en psychiatrie.

À 35 ans, Vigan écrit donc **son premier roman**, ni long ni court mais intense, avec un vocabulaire riche et approprié au thème traité, soit l'anorexie. Un roman pour ainsi dire trop court. À lire d'un seul trait.

Ce roman habitera longtemps le lecteur dès la dernière page tournée.

NO et moi 2007; 287

pages

Cette lecture m'a particulièrement touché. NO, cette jeune fille de 13 ans, vit dans sa bulle, un peu à l'écart des autres à cause de son haut quotient intellectuel. Mais, comme j'en ai rencontré dans ma carrière d'enseignant, elle est vraiment incapable d'un examen oral. Son professeur, disons d'allure « *straight* », l'interpelle. Elle lui répond que son sujet sera les sans-abris. C'est exactement le sujet qu'avait pris mon étudiante de Deux-Montagnes, avec aussi montage vidéo dans les rues de Montréal.

Donc, cette adolescente rencontre alors fortuitement une jeune fille de 18 ans qui vit dans la rue. Très délicatement, l'auteur décrit les rapprochements pas toujours faciles, mais collés à la réalité, entre la bourgeoise et la fille de rue.

La richesse des émotions alliée à un style efficace a maintenu mon intérêt du début à la fin. C'était presque une nouvelle avec une fin surprenante et intense. J'ai adoré ce roman qui m'a paru court, et pourtant près de 300 pages. Je me suis souvenu, à plusieurs reprises, d'exemples semblables survenus dans ma carrière d'enseignant, parfois presque un copier-coller.

Je relirai cette impressionnante auteure.

Rien ne s'oppose à la nuit 2011; 436 pages

C'est une biographie à mi-chemin entre la réalité, ou histoire vécue, et la fiction, ou part de l'imaginaire de l'auteure. En ce roman, voici le pourquoi et le comment, selon ses propres mots, de la disposition adoptée et très particulière :

Je n'arrivais pas à écrire deux phrases de suite.

Je me sentais à l'arrêt à chaque point.

Impossible d'avancer.

C'était une sensation physique, une oppression.

J'éprouvais la nécessité d'aller à la ligne pour Respirer.

Alors, j'ai compris qu'il fallait l'écrire ainsi. (P. 71)

Régulièrement, elle construit un chapitre relatant ses états d'âme et la vie perturbée de sa mère. Ensuite, elle narre ses difficultés d'écriture à certains moments de sa notoriété, ainsi que de sérieux problèmes à ramasser la documentation auprès de ses frères et sœurs.

Avec une grande habileté, elle nous décrit les conséquences d'un père trop absent, le poids de l'éducation à donner à dix enfants, le vide incommensurable créé par la mort accidentelle d'un très jeune enfant. Le père dérape, se réfugie dans sa bulle. Et la mère qui va d'une dépression à une autre, qui tente un suicide, puis doit alors faire des stages en psychiatrie.

J'ai beaucoup aimé ce roman avec une technique à la Charles Péguy. Je me suis occasionnellement inspiré en écriture poétique de cette façon dite de spontanéité : on change de ligne selon l'importance d'un mot ou d'une phrase, selon le rythme qu'on veut donner au texte. Ici, l'auteur nous fait sentir son incapacité à poursuivre... sur la même ligne. La langue est superbe, un peu comme une chanson parfois triste, parfois remplie d'espoir et de joie. Voilà pourquoi « **rien ne s'oppose à la nuit** ».

Je recommande ce livre à ceux et celles qui aiment suivre en profondeur les états d'âme des personnages...

D'après une histoire vraie 2015; 478 pages

L'auteure nous entraîne dans une sphère propre aux écrivains. Voyageant probablement entre le réel et le fictif, elle approfondit le monde pas toujours drôle de la vie d'un écrivain, et ce, trois ans après une partielle biographie en 2011. La locution « *d'après* » dans son titre nous indique clairement qu'elle a vécu intensément les différentes péripéties narrées dans cet impressionnant volume.

Quand une auteure connaît la gloire avec ses œuvres, soit une certaine notoriété, elle tombe parfois dans une période de sécheresse. Les demandes d'interview, les séances à autographier la dernière publication, les invitations à des cocktails promotionnels, les attentes des éditeurs toujours sur le qui-vive, et tutti quanti, tourbillonnent autour de cette « glorieuse », siphonnent peu à peu son énergie. Comment alors concilier une vie familiale, avec ses deux enfants, Louise et Paul, avec son conjoint, François ?

De plus, celui qui s'est essayé dans l'écriture a sûrement connu les difficiles passages des pages blanches, du manque d'inspiration. Delphine aurait donc connu, à 54 ans, ce que j'appelle les affres de la création. Elle avoue son incapacité physique à se saisir d'un stylo. Face à son ordi, elle est prise de nausées. Pendant trois ans, elle a dû se retirer complètement d'un monde hyperactif, mais aussi très exigeant. Elle nous présente également la réception de lettres malveillantes qui la harcèlent, qui la démolissent, qui renferment des menaces à peine cachées.

Et tout au long du récit, elle nous décrit avec précision la place importante qu'occupe la mystérieuse « L. » qui est, en fin de compte, son second moi, omniprésente, devinant tout de

Delphine, la dépannant aussi en répondant à ses nombreux courriels. Elle se substitue même à elle lors de la présentation de son roman fantôme, probablement « *Les loyautés* », publié en 2018, deux ans plus tard.

Le vrai défi de Delphine a été de nous captiver du début à la fin en décrivant le monde de l'écriture avec tous ses avatars nourris par la gloire, mais aussi affectés par la stérilité. Grâce à son écriture toujours riche et impeccable, nous survolons irrésistiblement un terrain pourtant aride. On disait de Jean-Jacques Rousseau qu'il était d'une logique si puissante qu'il pouvait convaincre n'importe qui de n'importe quoi... et de son contraire. Delphine possède ce même don de nous entraîner dans son univers avec ses mots riches, ses phrases limpides et son style irrésistible.

Et c'est sans surprise que des prix commencent à s'attacher à son nom de plume...

Note : [Le prix Renaudot, et Le prix Goncourt des lycéens en 2015](#)

Les loyautés 2018; 205 pages

C'est mon quatrième volume de cette auteure. Et c'est toujours avec un réel plaisir que je les parcours. Je comprends pourquoi ses volumes sont traduits dans le monde entier... Cette fois-ci, l'auteur traite d'une amitié d'enfance qui, tout en étant fidèle, tourne au drame. Ce sont « *des liens invisibles qui nous attachent aux autres* ». (P. 8)

Théo Lubin appartient à une famille dysfonctionnelle, aberrante. Il doit s'astreindre au principe de la garde partagée. Son père est devenu impotent, toujours étendu sur son grabat : un alcoolique invétéré qui se dirige lentement vers la mort. Sa mère n'aime pas Théo. Elle est dure et sans empathie, ne cherchant qu'à renifler l'odeur fétide du père à travers les vêtements de Théo. De plus, ce dernier se demande toujours quel est ce bruit qui le harcèle régulièrement, c.-à-d. l'acouphène dont il souffre beaucoup. Tout, en fin de compte, le dirige inexorablement vers la fatale déchéance.

D'un autre côté, Mathis Guillaume vit dans une famille dont les liens sont quand même en train de se défaire. Sa mère, qui parle souvent seule, se fait suivre par le psychiatre Felsenberg. Et quand elle découvre que son doux mari, William, écrit sur le Web, sous le pseudonyme Wilmor75, des incongruités, des mots « *immondes, et entachés d'effroi* » (p. 39), son monde vient de basculer.

Quant à Mathis, dès la première rencontre en pleine jeunesse, il s'est attaché à Théo « *de manière immédiate, exclusive* ». (P. 40) Il en subira l'influence néfaste. À l'école, sous une armoire laissant un passage étroit, ils s'adonnaient à des abus d'alcool qui détruiront peu à peu leur jeune vie.

Hélène, prof de bio, s'intéressera à Théo au point d'en devenir une obsession. Elle saura analyser son étrange comportement. Quand elle était jeune, son père frappait « *sa petite génie* » qui allait devenir prof, et ce par mépris quand elle ne pouvait donner la réponse à un jeu-questionnaire télévisé... Hélène n'aura jamais d'enfants... à cause des coups de pied reçus. Elle tient un rôle important dans toute cette saga.

La technique de l'auteure de laisser parler méthodiquement chacun et chacune en leurs chapitres respectifs nous permet de vivre avec chaque personnage les drames du quotidien et **les loyautés** de chacun. Les intrigues sont tellement bien imbriquées les unes aux autres que nous nous laissons emporter comme dans une vague déferlante. C'est avec regret que nous quittons les Théo, Mathis, Hélène et Cécile qui nous ont fait vivre des émotions intenses tout au long de cet exceptionnel récit.

L'écriture de Delphine de Vigan est fluide, soignée, toujours impeccable.

Les gratitudes 2019; 173 pages

Les personnes âgées, dont je fais partie, vont particulièrement aimer ce roman de l'excellente et toujours surprenante auteure Vigan, traitant cette fois-ci de l'Alzheimer.

Elle décrit avec une grande justesse l'évolution de Michka Seld qui devient « *vieille* » progressivement. Deux personnes l'accompagneront dans cet inéluctable processus : Marie et Jérôme.

Marie Chapier, une jeune juive qui avait été cachée par Nicole et Henri pendant les funestes épisodes nazis, vit avec une sympathique dame, Michka Seld. À sa majorité, un accident l'oblige à une sérieuse convalescence. Mme Seld la soigne et finit par l'adopter définitivement. Cependant, des signes avant-coureurs étaient apparus chez cette sympathique dame. Assise dans son fauteuil, elle s'y tenait agrippée, comme « *si elle risquait de chavirer* » (p.14) « *emportée par le courant* » (p.18). Le bracelet de téléassistance au poignet sonna le début de la fin. L'opératrice appelle Marie, lui signifiant que cette personne âgée ne peut plus rester seule.

Avec le temps, cette dernière devient amoindrie, rétrécie, mais parfaitement réglée avec une multitude de « *petits* » par-ci par-là. Jérôme, un orthophoniste fort sympathique la voit régulièrement afin de diminuer ses pertes cognitives. À l'occasion de ses premières rencontres, il essaie de « *traquer* » (p.41) l'avant, sa jeunesse, afin de revoir l'image qu'elle projetait dans « *la force de l'âge* », avec l'aide de photos.

Autrefois, M^{me} Seld Marie prenait soin de Marie comme si c'était sa mère. Peu à peu les mots s'échappent, s'enfuient, changent. D'accord devient d'abord... Aujourd'hui, à l'interne, elle revendique de la « *tranquillité* ». Il y a toujours les incessants toc-toc, puis la dame de service qui entre sans cogner et refait le lit après elle... La nouvelle « *régimente* » (infirmière auxiliaire) et décrète qu'elle ne peut plus prendre sa douche seule.

Jérôme, au cours des semaines, trouve son élocution plus lente, sinueuse. Par hasard, il trouve des pilules pour dormir, cachées en quantité... Un matin qu'il la trouve souffrante, il s'aperçoit soudainement qu'elle « *a lâché la rampe* » (p.133). Pour lui, ç'a été « *comme un coup de poing au ventre* ». Après un dernier pas de danse sur une chanson de Brel « *La Valse à mille temps* », madame se couche et décède en dormant.

Un roman touchant qui décrit avec délicatesse les non-dits des accrochages de cette personne rendue au terme de sa vie, des souffrances mentales liées à sa déchéance physique. Elle ressent vivement les besoins d'être touchée. Avec Jérôme et Marie, l'auteure nous fait comprendre l'importance de ne pas livrer des êtres jadis proches à une solitude totale, effrayante, sans de bienfaitantes et véritables « **gratitudes** ».

Un roman puissant ! Aucun lecteur proche d'une « *vieille* », ou d'un « *vieux* » ne pourra désormais demeurer indifférent.

Les enfants sont rois [l.v.] 2021; 459 pages

Dans ce roman, l'auteure s'attaque avec intensité et aussi avec réalisme aux problèmes que peuvent rencontrer les enfants-esclaves soumis aux feux des scènes télévisées. Les spectateurs assidus les admirent, les considèrent comme des « *dieux* », ou mieux des « *rois* » dont la puissance attractive est considérable.

Deux femmes aux destins contraires vivront chacune à leur façon les dérives d'une époque où on ne vit que pour être vu. Dix-huit ans plus tôt donc, une famille bien ordinaire

regarde la finale d'un Loft Story. Des « *Loana* » fusent de partout pour saluer la chouchoute des spectateurs et spectatrices. Mélanie CLAUX, dix-sept ans, addictive du petit écran, vibre de tout son être dans l'attente du verdict final. De son côté, Clara ROUSSEL, quinze ans, visionne la finale en secret, car sa famille condamne et s'insurge ouvertement devant ce genre de spectacle qui ne nourrit en rien l'esprit.

Un jour, Mélanie est attirée par une affiche publicitaire « Color Riche » : ORÉAL. Débute alors une série de « stories » d'Instagram postées par Mélanie elle-même et qui la propulse vers la gloire... Parallèlement, une autre jeune fille de 15 ans, Clara ROUSSEL, connaît une destinée tout autre. C'est une brune « *ténèbre* » dont les phrases alambiquées l'éloignent des médias. De plus, ses parents, Réjeanne, la mère, et Philippe, le père, sont enseignants, et les deux s'adonnent à des activités politiques et parfois même à des appels au boycottage... Passant outre aux avis de ses parents, Clara s'établit à Paris, abandonne ses études à la Sorbonne. Elle s'inscrit alors à un concours pour adhérents à la police causant un véritable choc parental.

Dix ans plus tard, Mélanie commence alors en toute simplicité une série de messages éphémères avec ses deux enfants, Sammy et Kimmy. Au début, les enfants s'amuse. Cependant, les visionnements se multiplient. Bientôt, ils atteignent un million de vues. Une épouvantable catastrophe survient : KIMMY DIORE, la petite fille, disparaît pendant un jeu de cache-cache avec son frère. Mélanie croit mordicus à un enlèvement, à une rançon se pointant à l'horizon...

Mélanie rencontre Clara qui occupe maintenant le poste de procédurière. Elle intervient alors avec le groupe Berger de la Criminelle. Une méticuleuse enquête s'ensuit. Chaque espace est assidûment inspecté. Clara rassure Mélanie, qui est en proie au désespoir.

L'auteure s'attaque d'abord au clivage de la société : les gens ordinaires au goût du jour et la bourgeoisie arrogante, un thème récurrent chez Vigan... Ses personnages vivent à fond des émotions profondes qu'un style riche et efficace met en lumière. Delphine de Vigan, par le truchement d'un polar avec Clara et par une critique acerbe du monde médiatique avec Mélanie, nous entraîne dans un univers bien connu du public.

La richesse de son vocabulaire, la limpidité de ses phrases et son irrésistible style créent un monde actuel et futur qui nous fascine tout en forçant notre réflexion.



*** **Courtemanche, Gil** (2^e) (1943-2011) (Décédé 68 ans)

Une belle mort 2005, 207 pages

Le point de départ de ce roman : un repas du réveillon en famille autour du père et de la mère. Rapidement, nous faisons la connaissance d'un père québécois d'autrefois autoritaire, toujours jaloux de cette prérogative de fait. Les commettants, ses enfants, ont été terrorisés par cette figure imposante avec la manière forte du temps pour se faire obéir.

Aujourd'hui, il est prisonnier de son corps affligé d'une terrible maladie : le parkinson rigide. Il mijote des tas d'idées dans sa tête, mais les mots n'arrivent pas à franchir ses lèvres. Des gestes d'impuissance le trahissent. L'auteur décrit dans le détail tous les dégâts inhérents à sa condition : verres renversés, façon dégueulasse de manger et chutes fréquentes au sol.

Quatre enfants adultes, un géographe, une infirmière, une banquière et un homéopathe franchissent la porte chacun avec leur idée sur la mort prochaine du paternel. Ils se bousculent

pour dresser un régime qui prolongerait sa vie. Pourtant, son seul plaisir actuel possible, c'est de bouffer à satiété, quitte à se rapprocher plus rapidement de sa tombe.

Deux personnes seulement l'appuient : la mère subrepticement et un ado ostensiblement. Les deux défont à leur façon le dilettantisme des autres qui se gargarisent de leur théorie, oubliant l'aspect humain... L'auteur insiste sur le rôle obscur de la mère typiquement québécoise du temps : soumise, patiente, dévouée à son homme depuis 50 ans, silencieuse, travaillante et d'une grande force intérieure. Mais quand cette mère brisera le silence, l'auteur recueillera ses propos en de magnifiques passages aussi inattendus que percutants.

Le personnage narrateur, l'adolescent, partagé entre la haine de son père et son désir de le voir mourir bientôt, se remémore quelques faits de son enfance qu'il n'arrive pas à pardonner. Mais il s'insurge contre cette terrible idée de prolonger sa vie au détriment de son plaisir de boire du vin, de manger du ragoût de pattes de cochon et des pâtés de foie gras. Pourquoi le priver du seul plaisir qu'il lui reste ?

Ce drame nous interpelle, tout en nous faisant vivre une expérience humaine bouleversante. L'auteur, avec une subtilité désarmante, suscite notre réflexion à propos de deux questions existentielles importantes : pourquoi mourir et pourquoi vivre ? J'ai vivement apprécié la lecture de ces subtiles réflexions criantes de vérité...

C'est un roman intimiste et puissant.

Je ne veux pas mourir seul 2010; 154 pages

Dans ce nouveau roman, l'auteur traite de nouveau du temps de la vieillesse. Un homme apprend, pendant la même semaine, que sa femme le quitte et qu'il est atteint d'un cancer. Il nous livre alors ses états d'âme.

Tantôt il nous parle de la vie, tantôt il nous parle de la mort, et ce en un même élan ; presque tous ses chapitres ont pour titre « *vie* » ou « *mort* » de façon alternative. Et c'est un va-et-vient profondément senti entre deux pôles : douleurs d'un physique atteint et douleurs d'une âme brisée.

Ici, il s'agit d'une autobiographie fictive. Cependant, c'est effectivement un récit prémonitoire puisque l'auteur lui-même décédera l'année suivante, d'un cancer justement... C'est à mon avis, un immense cri de douleur, un puissant appel à ne pas laisser s'échapper la vie. C'est en même temps une fabuleuse déclaration d'amour non partagé.

Un excellent roman à parcourir, surtout quand vient le temps d'entreprendre la dernière ligne droite.



jp.richer@videotron.ca